

ses mœurs. Ce sera toujours un peu cruel, mais au moins ce ne sera pas tout-à-fait inutile.

Mais à quoi bon s'étendre là-dessus et que dire? L'éducation de l'homme vis-à-vis de l'homme est à peine commencée, comment veut-on que l'éducation de l'homme vis-à-vis de la bête soit faite?

J'étais arrivé à San Francisco un samedi soir. C'est là mon sort; le dimanche m'attend partout; que je fasse cent milles ou douze cents lieues, je le trouve toujours au bout de ma route. Mais pour le moment je n'y songeais guère; le contentement physique d'avoir enfin terminé le plus monotone et le plus fatigant des voyages me faisait oublier tout le reste. Revenu de ma première émotion, je me mis à contempler l'état de ma personne; je ressemblais d'assez près aux Indiens que j'avais vus le long de la route. Le soleil vif, la suite, la poussière avait imprimé sur moi et sur mes habits toute espèce de couleurs qui étaient devenues avec le temps comme des couches superposées sur mon épiderme. Je courus me jeter dans un bain où je restai deux heures à me frotter avec rage, mais c'est à peine si j'atteignais ma peau; ce n'est pas en deux heures qu'on se débarrasse de neuf jours de poussière accumulée. Mes cheveux surtout étaient imprégnés jusque dans leurs racines, et j'avais beau plonger et replonger ma tête, je ne faisais que délayer sans enlever. Enfin je sortis du bain réconforté et rafraîchi, mais encore loin du résultat voulu; j'en avais encore pour trois jours. Il était alors onze heures du soir.

Je sortis; les théâtres, les cafés, les restaurants vomissaient sur les rues leur élégante clientèle. Une troupe d'opéra française faisait alors fureur et attirait la population de toutes les races. L'atmosphère était fraîche et la lumière joyeuse; de tous les saloons, de tous les hôtels, on sortait et on entraînait à chaque instant; c'était un va-t-vient bruyant et divers. Je regardais passer et repasser à mes côtés ce flot incessant; j'allais jusqu'au bout d'une rue, puis je revenais. Je m'arrêtais et j'écoutais; je cherchais que que visage connu, quelque voix qui me rappelât un souvenir. Fût-il au fond d'un désert, l'homme prête ainsi l'oreille instinctivement; il ne peut pas se croire seul dans la solitude même, tant est poignante la pensée de l'isolement absolu.

J'entraî dans plusieurs saloons et pris un verre dans chacun, j'allumai quatre à cinq cigares; la marche ne pouvait me lasser, j'en étais au contraire insatiable; mes membres roidis par neuf jours de chemin de fer se délassaient avec bonheur. Enfin, bien après minuit, le mouvement commença à s'apaiser, bon nombre de lumières s'éteignirent, les musiques des cafés-concerts et des basements se turent, la foule s'amincit, puis se dispersa et il y eut comme un silence pénible, semblable au rêve d'un sommeil agité.

Je songeai à rentrer chez moi. Chez moi, c'était chez tout le monde. Ce qui m'attendait au bout de ma course, c'était l'hôtel où deux à trois cents personnes, toutes étrangères, toutes indifférentes, avaient pris comme moi un domicile d'un jour. J'avais déjà vu beaucoup de choses dans ces deux heures passées sur les trottoirs. J'entraî, mais je ne sais quel froid me saisit subitement au cœur; l'excitation fébrile avait disparu; il me sembla en mettant le pied sur le marbre froid du vestibule que je foulais les dalles d'une vaste tombe. Et, en effet, qu'était-ce pour moi que ce splendide édifice, sinon comme un décor à mon abandon?

Je montai. Les vastes corridors étaient silencieux; ça et là un bec de gaz affaibli jetait une lumière mélancolique à l'angle d'une allée; presque tous les hôtes avaient regagné leurs chambres; quelques fenêtres brillaient bien encore, mais aucun bruit ne se faisait entendre; j'arrivai au 65; ce numéro, c'était chez moi... J'entraî, je ne savais pas au juste ce que je venais faire là. Une espèce de terreur vague, pleine de fantômes et d'images où se confondaient l'angoisse et les souvenirs, avait soudain envahi mon cerveau. J'allumai le gaz de ma chambre, et j'allai m'asseoir. Quoi? que pouvais-je attendre! Je ne sais. Il est des heures d'une angoisse telle que l'hallucination est insupportable. Il me sembla que ma sœur était près de moi et qu'elle allait ouvrir sa porte pour se précipiter dans mes bras; il me sembla que ma mère, que je n'avais jamais connue, écartait le plafond de ma chambre et venait doucement vers moi pour me prendre dans ses ailes; je revis la patrie absente, les amis perdus pour toujours, je prononçai quelques noms chers entre tous, des noms que ma pensée retenait quand même, et puis... je ne sais, je ne me rappelle pas... un bourdonnement subit emplît mes oreilles et la nuit tomba sur mes yeux. Mon corps épuisé et mon cœur brisé succombaient; quand je revins à la vie, lentement, il me sembla que tout oscillait autour de moi, je me sentais porté comme sur un navire flottant; puis quand j'eus recouvré tout-à-fait connaissance, je me trouvais étendu sur le parquet de ma chambre avec des filets de sang déjà caillé le long de mes joues. Je regardai avec peine ma montre; il était deux heures. J'avais froid, un tremblement convulsif m'agitait des pieds à la tête et mon cœur battait à me sortir de la poitrine. J'étais pris d'une attaque formidable de la maladie qui m'avait inspiré à son début de si mortelles angoisses, et qui revenait subitement avec une violence rendue terrible par tant d'émotions répétées.

Ah! quelle nuit terrible! Pendant deux heures je sentis les soulèvements répétés et violents de ma poitrine, que rien ne pouvait calmer; je crus que j'allais mourir, mourir là, seul, loin de tous les miens, sans un ami pour entendre ma dernière parole!

Alors, je pris rapidement une feuille de papier et j'écrivis quelques mots; mais ma main tremblante ne pouvait tenir la plume; j'essayai de me mettre au lit, et l'instant d'après je me relevais; aucune posture ne m'était supportable. Enfin, vers le jour seulement, brisé, anéanti, je m'assoupis sur une chaise et trouvais quelques heures de sommeil. Quand je m'éveillai, la matinée était déjà avancée; le soleil glissait de longues franges d'or sur les murs de l'hôtel, et tombait comme une pluie sur les toits scintillants. La ville était pleine de murmures et semblait me convier à la fête éternelle de l'activité humaine. Je m'habillai à la hâte et je sortis.

Toute la journée du dimanche, je la passai à battre la ville; chemin faisant, à droite et à gauche, et dans un café français que je venais d'adopter, je pris des renseignements.

J'avais cinq à six lettres de recommandation extrêmement flatteuses et qui m'eussent beaucoup servi, je n'en doute pas, mais déjà je commençais à ne plus me soucier de leur utilité.

Quand j'étais parti du Canada, je m'étais dit machinalement, et comme pour avoir une raison, que je tirerais au moins le plus grand parti possible de mon voyage, et que je me caserais aisément au *Courrier de San-Francisco*, un journal qui a fait gagner quelques centaines de mille dollars à son propriétaire. Mais maintenant, une fois arrivé, après vingt heures à peine passées dans cette ville étrangère, sans un ami, sans même un compagnon de circonstance, j'en avais déjà horreur; j'essayai

toutefois pour la forme, et sans la moindre intention d'en tirer partie, de présenter mes lettres de recommandation.

Après trois jours de démarches, d'allées et venues de toute sorte, j'en étais arrivé à découvrir que sur cinq personnes à qui je devais m'adresser, deux demeuraient bien loin de San-Francisco, une troisième voyageait dans le Pérou et les deux autres étaient en tournée dans l'intérieur du pays.

Restait le propriétaire du *Courrier*; mais lui était absent. Je parvins à m'aboucher avec un des rédacteurs qui me mit complaisamment au courant de ce que j'aurais dû savoir plus tôt, c'est-à-dire que ce journal n'avait guère besoin de rédaction proprement dite, qu'il n'était à peu près qu'un résumé de faits et de nouvelles, un écho d'articles de France et une feuille d'annonces. Les français de San-Francisco le soutenaient libéralement, parce qu'ils tenaient à avoir un journal de leur langue; et surtout parce qu'il y a, dans l'intérieur de la Californie, un certain nombre de leurs compatriotes absolument sans nouvelles de la patrie et encore étrangers à la langue anglaise. C'est un besoin pour ces derniers, mais ça n'en est plus un pour les résidents de la ville.

Au reste, il faut remarquer ceci. Les français, en quelque nombre qu'ils soient, qui habitent les villes américaines, ne constituent pas un groupe national. Ils se considèrent toujours comme à l'étranger, avec intention de retour, et ceux, bien rares, qui s'y fixent permanentement, s'américanisent, et n'ont plus guère souci que des deux grands journaux français de New-York, le *Courrier des Etats-Unis* et le *Messenger Franco-Américain*.

Nous, en Canada, nous formons au contraire une véritable nationalité, avec ses traditions, son histoire, possédant le sol, remontant à bien des générations en arrière; nous avons la famille et le foyer, celui de nos ancêtres; nous avons une littérature propre, qui nous est chère, qui exprime l'ensemble de nos idées, de nos habitudes, qui recueille et représente nos traditions; nos journaux sont des organes et non pas seulement les échos d'une patrie lointaine; enfin, nous sommes un peuple avec son caractère essentiellement distinct, un passé qui lui est propre, des affections et des aspirations qui nous tiennent étroitement liés. C'est pour cela que, chez nous, la littérature française a sa place marquée et même large parmi les autres éléments intellectuels; elle remplit un rôle et elle a un avenir vers lequel elle marche en étendant de plus en plus ses ailes; mais dans tout le reste de l'Amérique, il n'y a pas de nationalité française, ni peut-il y avoir par conséquent de littérature française.

Je m'étais donc trompé du tout au tout en croyant me faire une carrière littéraire à San-Francisco. C'est ce que me démontra du reste surabondamment le rédacteur avec qui j'étais entré en relations. Assurément, je n'allais pas me faire chercheur de nouvelles et traducteur de dépêches. Toute chance de ce côté s'était donc évanouie pour moi en un clin-d'œil; et d'autre part, je ne voulais ni faire ni garçon épicier ni commis à six piastres par semaine, ni mineur, ni mitron, ni blanchisseur dans une boutique de Chinois. Avec un capital de quelques cents dollars, j'aurais pu attendre peut-être, nouer des relations, et arriver à quoi?... je me le demande encore et je ne vois rien.

Heureusement, je n'avais pas même cent piastres. Un ami d'enfance, établi à la Californie depuis des années, riche, et chez qui j'avais compté me rendre et passer quelques semaines, était précisément alors en Europe. Je me trouvais donc, au bout de trois ou quatre jours, dépourvu de toutes mes espérances, et ne voyant devant moi ni perspective, ni amis à faire, ni possibilité même d'arriver à quoi que ce fût.

Cependant j'avais fait, pour ma propre satisfaction, toutes les démarches et toutes les tentatives, mais sans aucun succès, je l'avouerai, de les voir réussir. A mes autres chagrins, la sombre nostalgie, ce mal poignant auquel il n'y a pas de remède et qui rend tout ce que l'on voit à l'étranger amer, douloureux, insupportable, était venue s'ajouter, et grandissait d'heure en heure dans mon cerveau déjà en proie à tant d'autres tourments.

La nostalgie, c'est comme le mal d'amour. A celui qui en est atteint, il faut la patrie absolument, de même qu'à l' amoureux il faut la femme qu'il aime. Tous les raisonnements sont puérils et tous les remèdes impuissants devant cette douleur que tout allégitime et qu'une seule chose peut guérir instantanément, la patrie ou la femme! Oh! qui pourrait dire jamais tout ce qu'il y a dans ces deux mots? L'un et l'autre sont un monde et chacun d'eux suffit à remplir le cœur le plus infini dans ses désirs. La patrie, c'est l'ensemble de tout ce qui se rattache à l'homme depuis le berceau jusqu'à la tombe; c'est le foyer, la famille, les amis, les douces habitudes de chaque jour, cette multitude de petites choses qui font comme partie de soi, et qu'on ne peut remplacer ailleurs. Dans la patrie, un arbre, un rocher, une rivière, un bocage, n'ont plus le même sens qu'à l'étranger; ils vous parlent; ce sont de vieilles connaissances intimes, habituées à vos rêveries et à vos confidences. Ainsi, les bois qu'on a vus dès l'enfance gardent comme un parfum de notre âme; on eux nous nous sentons vivre et ils prennent de nous tous les jours quelque chose; chaque rue de la ville natale est pleine de souvenirs aimés; les pierres elles-mêmes nous parlent; il n'y a rien qui soit indifférent et presque tout nous y est cher. Les amis sont un trésor dès longtemps acquis, que les circonstances et les orages de la vie peuvent nous dérober parfois, mais qu'on retrouve toujours tôt ou tard. A l'étranger, au contraire, les plus belles choses restent muettes, sans couleur, sans expression, sans une pensée pour soi; on les regarde et on les admire peut-être, mais on ne les sent pas; notre cœur n'est pas avec elles et on les quitte sans leur donner un regret, sans même songer qu'on les a vues. Rien ne peut remplir le vide qui s'est fait dans l'âme, qui grandit sans cesse et qui enlève le goût des choses les plus attrayantes. L'homme n'existe en vérité que par le cœur; c'est le cœur qui fait la vie complète, cette vie que l'on sent avec toutes ses fibres, toutes ses veines et tous ses nerfs, et dont on jouit avec transport en ramenant tout en soi, sans plus rien demander à Dieu ni à la nature; et c'est pour cela que la patrie ou la femme seules peuvent le satisfaire en le remplissant tout entier.

Jour et nuit j'étais de par les rues de San-Francisco sans pouvoir rester en place une heure ni m'arrêter à quoi que ce fût, sans pouvoir lire une ligne, devenu étranger à toutes les choses de ce monde, ne trouvant aucun intérêt aux plus grands événements, rongé d'ennui et cependant fuyant les distractions avec une sorte de terreur, regardant la foule se porter aux théâtres, à l'opéra, aux cafés, mais sans aucune envie de l'y suivre, mangeant à mon hôtel afin de dérober au temps vingt minutes deux ou trois fois par jour, puis repartant aussitôt seul comme j'étais arrivé sans dire une parole à qui ce fût. Pour moi les hommes qui m'entouraient n'étaient plus des hommes, et ce que j'entendais dire regardait un autre monde. On m'a de-

mandé depuis si les femmes de San Francisco sont belles; je n'en sais rien, je ne me rappelle pas même en avoir vues, mais ce que je sais, c'est qu'au bout de quatre jours passés de la sorte, la fièvre de mon cerveau était devenue si intense, si brûlante, qu'il me fût impossible de résister plus longtemps. En un clin-d'œil je résolus de retourner au Canada, comme une heure m'avait suffi pour me décider à en partir.

Je courus à mon hôtel frémissant d'impatience. Je ne me contenais plus. J'allais donc revoir mon Canada, mon beau Saint-Laurent qui n'a pas son égal au monde—je le sais maintenant que j'ai vu le Mississippi qui n'est qu'une guenille serpentine et le Missouri qui n'est qu'un grand égoût boueux—J'allais retrouver ma famille, mes places d'eau tant aimées, mes amis qui me riraient au nez en me serrant dans leurs bras, j'allais revoir tout cela, et avant deux semaines peut-être, moi qui n'étais parti que depuis quinze jours! Etait-ce croyable? Je sautais dans ma chambre en préparant la malle que j'avais dépaquetée, seulement, quatre jours auparavant.... Mais tout-à-coup une question terrible se dressa devant moi, question à laquelle je n'avais pas songé dans le premier transport, fantôme menaçant qui me suit toujours en voyage et même souvent me harcèle au repos.

Rapide comme l'éclair, ce fantôme fondit sur moi... J'avais seulement 90 dollars en greenbacks, et il en fallait 150 en or, rien que pour payer le chemin de fer, et une cinquantaine de plus pour pouvoir partir de San Francisco et me nourrir en route. Déficit net, \$130, et j'allais partir! Alors, je rentraî profondément en moi-même; c'est toujours comme cela qu'on fait lorsque l'argent manque. Il me fallait des ressources immédiates et je ne connaissais personne. Chaque jour de plus passé à San Francisco m'aurait coulé davantage. Je m'arrêtais à ce plan-ci, qui n'est pas absolument neuf, mais qu'il faut toujours répéter dans des circonstances semblables.

J'avais emporté en quittant le Canada, avec l'idée que je n'y reviendrais pas de sitôt, toute une malle supplémentaire contenant les restes d'une prospérité relative. Il y avait là des trésors d'habillement et de chaussures, peut-être modestes en Canada, mais d'un prix réel dans la Californie où tout est si cher à l'exception des vivres et des liquides. Pour la première fois depuis mon départ, j'entrouvris cette malle respectable où s'étagaient chaudement les plus nobles pièces de ma garde-robe, surmontées d'une rangée de talons qui avaient l'air de vouloir les protéger. Je contempalai longtemps cet ensemble de tant de souvenirs, qui m'apparaissait tout-à-coup avec une élévation muette, plus vive que celle de la parole; il me fallait faire un sacrifice parmi ces seuls compagnons de mon voyage qui ne m'avaient pas quitté, et dont quelques-uns me rappelaient des heures ineffaçables. Ma pauvre malle m'avait suivi partout, et j'allais la dépaqueter afin de revenir sans elle. Je pouvais faire un choix peut-être, mais je n'en eus pas le courage, je la fis porter toute entière chez un marchand de vêtements d'occasion, et la débattis pas par pas, pouce par pouce, avant de pouvoir la livrer.

Elle me rapporta quarante dollars. C'était bien peu, mais cela représentait sept milles de chemin de fer; cela me rapprochait de la patrie de près de deux cent cinquante lieues. Pour me retrouver avec les miens, pour entendre une parole amie, pour revoir les lieux où mon âme était restée toute entière et que la distance ne pouvait arracher au souvenir, j'aurais sacrifié les objets les plus chers, j'aurais vendu ma liberté, je me serais fait misérable et j'aurais accepté toutes les hontes.

A vingt ans on est chez soi partout. La patrie est un nom qu'on ne connaît que par les livres; l'avenir est si long devant soi et l'on brûle d'en voir, de connaître, de courir de par le monde! On se fait aisément de nouvelles habitudes; le passé n'a pas de traces et les souvenirs n'ont pas eu le temps de prendre racine, d'envahir, de dominer le cœur qui a gardé toute son indépendance et toute sa force. Mais à trente-cinq ans, on a atteint l'âge où l'on n'oublie plus, où l'avenir est déjà à moitié entamé, et où ce qu'il en reste ne suffit pas à rien effacer, encore moins à édifier à neuf. L'avenir, à cet âge, ne présente plus que des images décolorées et des illusions sans vigueur où l'âme n'apporte plus ni foi, ni ardeur, à peine un vulgaire intérêt qui a pris la place des sentiments élevés.

Je revins à mon hôtel et j'obtins du propriétaire une réduction de moitié sur mon compte en ma qualité de journaliste. Il me restait assez d'argent pour me rendre jusqu'à Cheyenne, dans un wagon de première classe, plus une trentaine de dollars d'argent de poche pour les besoins de la route. Arrivé à Cheyenne, j'aurais fait exactement la moitié du chemin qui me séparait de Montréal, et cela me paraissait à cette heure une perspective délicieuse. J'adressai immédiatement un télégramme à un ami dévoué de Montréal pour le prévenir de mon retour et lui demander de m'envoyer cent dollars à Omaha. Je calculais que cet argent arriverait avant moi, et qu'une fois parvenu à Omaha, je n'aurais qu'à aller le toucher et continuer ma route sans retard. Omaha, on se le rappelle, est à une journée de Cheyenne; mais pour faire le trajet entre ces deux villes, je comptais prendre un train d'émigrants à prix réduit. La fatigue ne m'importait plus; j'allais revoir la patrie et cela me donnait une force surhumaine! Je méprisais d'avance la lassitude du corps, et les privations et les humiliations mêmes.

Le lendemain matin, à six heures, je prenais le *ferry*, je traversais à Oakland, et à sept heures, je montai de nouveau dans le "Central Pacifique," qui, cette fois, me ramenait dans mon cher vieux Canada qu'il me semblait avoir quitté depuis déjà longtemps.

Je fis les premières cent lieues sans presque m'apercevoir que j'étais parti; j'avais en dedans de moi des ailes qui m'emportaient bien plus vite que la vapeur. Je traversai comme une flèche les beaux champs de la Californie en leur donnant à peine un regard; je revis les Sierras-Nevadas et je n'eus pas une émotion; je me serais trouvé n'importe où avec la même indifférence, la même inconscience de ce qui m'entourait; je ne pouvais regarder que devant moi, à huit jours de distance, la patrie qui semblait m'attendre; tout le reste ne me paraissait qu'un mirage.

J'avais dû cette fois faire des provisions d'avance et j'avais mis dans une petite malle à la main du fromage, du saucisson, un morceau de langue, un pain et une bouteille de cognac. Cela devait me suffire jusqu'à Cheyenne. En ai-je mangé de ce ratafia! Le deuxième jour j'en étais déjà malade; il me semblait que je tournais rapidement en bouillie, et que je ne verrais plus le Canada que sous la forme d'une tourtière. Mais je tins bon. Cependant ce n'était pas amusant que ces repas faits dans le coin le plus obscur que je pouvais trouver, à la débâche, car j'étais réellement honteux, et comme j'avais oublié de m'acheter une fourchette et un couteau, j'étais obligé de mordre à même mon gros saucisson qui me rentrait jusque dans le nez et mon morceau de langue qui avait fini par un